R. Béhar, compte rendu de C. J. Alvarez López et M. del R. Martínez Navarro (coord.), *Diálogos...*, *Atlante. Revue d'Études Romanes*, 5, 2016, p. 304-308.
ISSN 2426-394X

Cristóbal José ÁLVAREZ LOPEZ et María del Rosario MARTINEZ NAVARRO
(coord.), *Diálogos entre la lengua y la literatura*, Séville, Vitela, 2016, 311 p.

Compte rendu par Roland Béhar

La Renaissance a sans doute été l'époque qui a cultivé avec le plus de ferveur le genre du dialogue, compris comme mis en œuvre d'une pluralité de voix réunies autour d'un même objet, sans que pour autant cette pluralité ne soit réduite à une quelconque uniformité. C'est à cette culture que les *Diálogos entre la lengua y la literatura* publiés en 2016 par Cristóbal José Álvarez López et María del Rosario Martínez Navarro, enseignants de l'université de Séville de linguistique et de littérature, rendent hommage depuis leur titre même, qui suscite de nombreuses réminiscences renaissantes. Les voix que ces *Diálogos* font entendre sont celles, jeunes encore, qui s'élevèrent au cours des *Jornadas Internacionales sobre nuevas líneas de Investigación en Filología Hispánica* (2014 et 2015) de la Faculté de Philologie de l'Université de Séville. Et ce projet est d'autant plus précieux que les deux disciplines de ces rencontres, linguistique et littéraire, n'entrent plus que trop rarement en dialogue : ici, elles se font écho, réparties dans les deux parties qui composent l'ouvrage.

La matière des *Diálogos* est à l'image de la vitalité des études universitaires sévillanes, portées par une multiplicité d'axes de recherche. Le diptyque compte de chaque côté sept études, auxquelles le présent compte rendu ne pourra pas rendre également hommage. Un bel accueil ayant déjà été réservé à l'ouvrage¹, on se contentera ici d'évoquer les études qui intéressent plus particulièrement l'époque ancienne.

Le volet linguistique s'ouvre par plusieurs études diachroniques, dont la première est d'un intérêt tout particulier d'un point de vue français, car elle envisage la

¹ Pour ne citer que deux comptes rendus : María Coronilla BLANCO, *Atalanta : revista de las letras barrocas*, 4/2, 2016, p. 168-171 (<https://search.proquest.com/openview/808c9a031038654431d8ae8df5cfa6c2/1?pq-origsite=gscholar&cbl=2035924>), et Rosa María CACERES ESTRADA et María ZAMBRANA PEREZ, *Philologia Hispalensis*, 30/2, 2016, p. 127-132 (<https://revistascientificas.us.es/index.php/PH/article/view/3564/3971>);

présence d'un Chartrain à Séville au XVII^e siècle : François Huillery, auteur du *Vocabulario para facilmente y brieuement e deprender a leer, escrebir, y hablar la lengua castellana* (Paris, Pierre Variquet, 1661), adressé à l'épouse de Louis XIV, Marie-Thérèse d'Autriche, et qui a déjà attiré l'attention de nombreux chercheurs. Le moment des noces royales, 1660, fut au demeurant l'occasion de plusieurs publications de manuels de langue, tels ceux de Depuis, de Lancelot, de Deça de Sottomayor o de Julliani. L'objet de la consistante étude de Daniel M. Sáez Rivera (« Un francés de Chartres en la Sevilla del siglo XVII: la interlengua asevillanada de François Huillery en su *Vocabulario...* », p. 15-49) est de s'intéresser à l'interlangue, c'est-à-dire, à la langue... D'Huillery, il est dit dans le privilège d'impression « qu'ayant séjourné un long temps en Espagne, s'est tellement naturalisé la langue, qu'il la parle mieux que le François ». En vingt-deux ans, il eut le temps de se familiariser avec la langue sévillane, qui lui sert d'« interlangue » (selon la définition de Selinker) et qu'il n'a cependant jamais complètement maîtrisée, maintenant une « variabilité libre » en même temps qu'il ne se libère pas d'un ensemble d'erreurs « fossilisées ». Sáez Rivera relève ainsi un ensemble de variantes phonico-graphiques, morphologiques, syntaxiques, lexicales, pour conclure qu'Huillery, en définitive, écrit comme il parle : non en castillan, mais en sévillan.

Elisabeth Fernández Martín, qui travaille actuellement à l'édition d'un *sainete* (saynète) demeuré manuscrit et conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid (ms. 14602/3), *Los madrileños adoptivos* (1790) d'Antonio González de León (1742-1809), propose en marge de son édition une étude linguistique du texte (« El interés de *Los madrileños adoptivos* para la historia de la lengua española del siglo XVIII », p. 51-70). La petite pièce, qui se propose de renouveler le genre du *sainete*, comme instrument d'une critique et non plus seulement pièce *costumbrista*, apporte de précieux éléments pour l'étude contrastée des différences de parler l'espagnol entre Madrid siège de la modernité, satirisé à travers la figure du *petimetre* et Séville havre conservateur, autrefois *corte*, mais devenue simple *cortijo* : le langage, source de comique, révèle les tensions à l'œuvre dans la société, mais peut également être

étudié en lui-même. L'analyse de la transcription burlesque des variétés linguistiques contrastées du *sainete* permet à Fernández Martín d'enrichir l'étude de l'évolution de l'espagnol de la fin du XVIII^e siècle. De surcroît, le *sainete* manifeste une évolution intéressante dans les formules de courtoisie, qui oppose l'usage conservateur de Séville à celui, plus moderne, de Madrid.

L'Archivo General de Indias, enfin, constitue l'objet de la troisième étude de linguistique diachronique. Marta Rodríguez-Manzano (« La documentación del Archivo de Indias: una fuente inagotable para la filología », p. 71-82) souligne combien l'Archivo offre matière à de très nombreuses et riches recherches linguistiques, et non seulement historiques, comme c'est encore trop souvent le cas. En effet, l'abondance et à la diversité chronologique et géographique des documents appartenant à l'aire hispanophone américaine qui sont réunis dans ces archives fondées en 1785 sont sans doute uniques. Deux brefs exemples sont donnés (une lettre écrite à Puebla de Los Angeles en 1575 et une licence concédée à Mexico en 1626), mais l'article est plus l'invitation faite à étudier plus en profondeur un gisement dont aucune étude ponctuelle ne saurait pas même donner une idée approximative².

Le second volet, composé d'une série de sept petites -études littéraires, est plus centrée sur la littérature d'Ancien Régime et s'ouvre avec l'évocation de la figure tutélaire de la Renaissance, Pétrarque. Wen-Chin Li (« Angustias de Petrarca. Constitución del espiritualismo amoroso del poeta », p. 163-185) propose de reconsidérer, à partir de la tripartition de la vie de Pétrarque proposée par lui-même (adolescence, jeunesse, vieillesse), l'ordre de ses œuvres : poétiques et littéraires d'abord, morales et historiques ensuite, avec la quête de la gloire, philosophiques

² Les quatre contributions linguistiques suivantes portent sur des questions de linguistique synchronique, appliquée à l'étude des dictionnaires (Soledad Chávez Fajardo), aux *tertulias* à thématique politique (González Sanz), à l'orthophonie (José Luis Pérez Mantero) et enfin à l'emploi du lexique dans les manuels scolaires (Felipe Jiménez Berrio).

enfin. L'étude met en avant l'importance du « spiritualisme amoureux » de Pétrarque, commun à ces trois périodes.

Vicente Chacón Carmona (« Confluencias temáticas entre el teatro pastoril medieval inglés y las obras de pastores castellanas anteriores a Lope », p. 187-203) envisage en un bref essai un ensemble de traits par lesquels le théâtre anglais médiéval se rapproche de l'espagnol bien moins abondamment conservé, dans le traitement que tous deux offrent de l'Annonciation et de l'Adoration des Bergers (Luc, 2:8-20). Ces convergences sont essentiellement liées aux structures liturgiques et au thème. En reprenant la segmentation métrique proposée par Marc Vitse pour la division des pièces de théâtre du Siècle d'Or, Juan Manuel Carmona (« Amor, venganza y versificación de *Dejar por amor venganzas* de Cristóbal de Morales », p. 205-231) analyse *Dejar por amor venganzas*, de Cristóbal de Morales y Guerrero, comédie urbaine, ou de cape et d'épée peu étudiée jusqu'à présent (on n'en conserve que deux exemplaires). La segmentation, convaincante, met en évidence une structure qui oppose deux conflits centraux, la « *tragedia de Marte* » et la « *batalla de Venus* », c'est-à-dire, en résumé, l'honneur et l'amour.

L'apport de Pedro Iván García Jiménez (« Los comentarios a la poesía de Góngora de Salcedo Coronel (1629-1648) : una aproximación », p. 233-252) offre un très utile aperçu du parcours de José García de Salcedo Coronel par l'œuvre de Góngora : en 1629, il publie le commentaire de la *Fabula de Polifemo* ; en 1636, celui des *Solitudes* ; en 1644, celui des sonnets ; en 1648, enfin, celui des *canciones*, des madrigaux, des silves, des églogues, des *octavas*, des tercets et, enfin, du panégyrique du duc de Lerma. Les *romances*, les *décimas*, les *comedias* et d'autres poèmes de Góngora ne connurent pas l'heur de la publication d'un commentaire par Salcedo Coronel, bien qu'il l'eût annoncé. L'étude de García Jiménez analyse ensuite les formes que prennent ces commentaires, en les rapprochant des modèles existants, autour de l'œuvre de Garcilaso de la Vega – El Brocense et Fernando de Herrera, ainsi que Tamayo de Vargas – et autour de celle de Góngora. Une rivalité acharnée opposa Salcedo à José de Pellicer – qui publia en 1630 les *Lecciones solemnes* –, mais il put

s'appuyer sur les travaux de Cristóbal de Salazar Mardones, de Manuel Ponce, de Pedro Díaz de Rivas – dont il utilise les commentaires, en reconnaissant toujours sa dette –, d'Andrés Cuesta ou de Manuel Serrano de Paz. Érudition, critique littéraire et polémiques critiques sont les trois axes qui déterminent l'écriture des commentaires par Salcedo Coronel³.

L'Amérique coloniale trouve également place dans ce second volet, avec une série de considérations développées par Carlos Moreno Amador à propos du rapport entre littérature et histoire dans l'écriture de la conquête de Mexico (« La literatura en la conquista de México: apuntes sobre las crónicas de Cortés, López de Gómara y Díaz del Castillo », p. 253-273). Les *Cartas de Relación* de Cortés, l'*Historia de la conquista de México* de López de Gómara et l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* de Bernal Díaz del Castillo sont ainsi replacées dans un cadre – peut-être trop vaste pour ressaisir toutes les circonstances qui en déterminèrent la genèse – qui invite néanmoins à une utile réflexion sur l'écriture de l'histoire.

Enfin, Ismael Jiménez Jiménez (« Vidas, negocios y violencia: los escritores peruanos del XVII. El poeta del Valle y Caviedes y el cronista Mugaburu », p. 275-293) élargit encore l'aire parcourue par les études du volume, en envisageant le Pérou de la seconde moitié du XVII^e siècle, et plus particulièrement Lima, avec l'importante université de San Marcos comme centre de la vie intellectuelle. Jiménez Jiménez met en regard le poète, Juan del Valle y Caviedes, et le chroniqueur, José de Mugaburu y Hontón, retraçant pour chacun le profil biographique, avant de passer à une synthèse de leurs œuvres, qui témoignent toutes deux de la vitalité d'une pensée péruvienne qui n'a alors rien à envier aux esprits de la métropole⁴.

³ D'utiles compléments, sur Salcedo et sur les autres commentateurs de la poésie de Góngora, sont maintenant à trouver sur le site, en développement, du groupe Pólemos que dirige Mercedes Blanco, <http://obvil.sorbonne-universite.site/projets/edition-digitale-et-etude-de-la-polemique-autour-de-gongora>.

⁴ Un septième article vient encore compléter cet ensemble d'études littéraires, de Javier Manzano Franco « La precaria construcción de un sujeto femenino romántico: “A la Poesía” de Gertrudis Gómez de Avellaneda », que le compte rendu n'évoque pas en particulier pour la même raison que les quatre dernières contributions linguistiques.